

Poèmes Choisis

Le dormeur du val

C'est un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

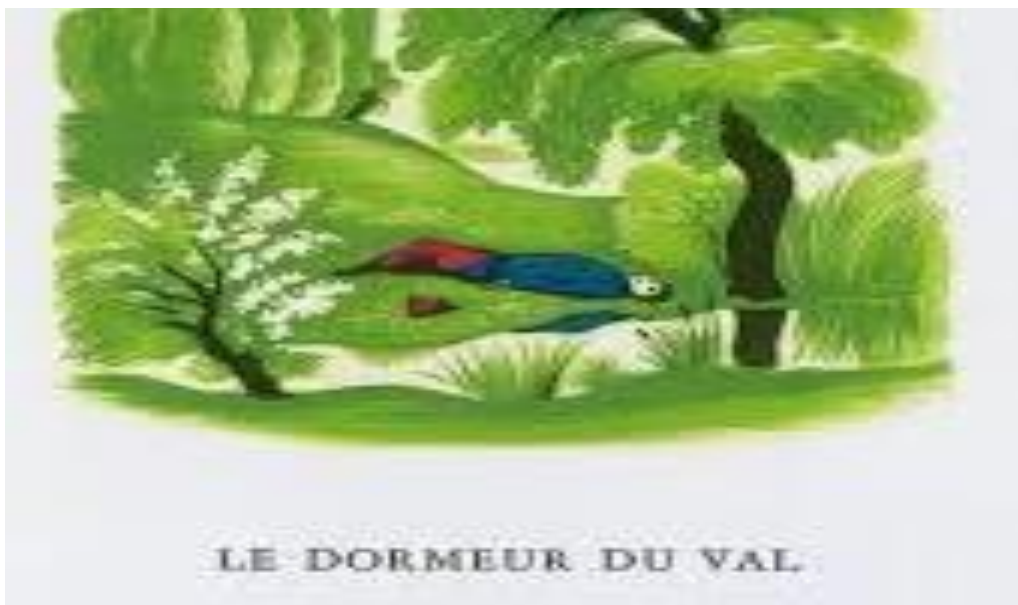
Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

Arthur Rimbaud, octobre 1870

Le Dormeur du val est un sonnet en alexandrins d'Arthur Rimbaud. Ce poème est le deuxième poème du second *Cahier de Douai* (ou *Recueil Demy*).



L'enfance

Qu'ils étaient doux ces jours de mon enfance
Où toujours gai, sans soucis, sans chagrin,
je coulai ma douce existence,
Sans songer au lendemain.
Que me servait que tant de connaissances
A mon esprit vinssent donner l'essor,
On n'a pas besoin des sciences,
Lorsque l'on vit dans l'âge d'or !
Mon cœur encore tendre et novice,
Ne connaissait pas la noirceur,
De la vie en cueillant les fleurs,
Je n'en sentais pas les épines,
Et mes caresses enfantines
Étaient pures et sans aigreur.
Croyais-je, exempt de toute peine
Que, dans notre vaste univers,
Tous les maux sortis des enfers,
Avaient établi leur domaine ?

Nous sommes loin de l'heureux temps
Règne de Saturne et de Rhée,
Où les vertus, les fléaux des méchants,
Sur la terre étaient adorées,
Car dans ces heureuses contrées
Les hommes étaient des enfants.

Gérard de Nerval, *Poésies de jeunesse*



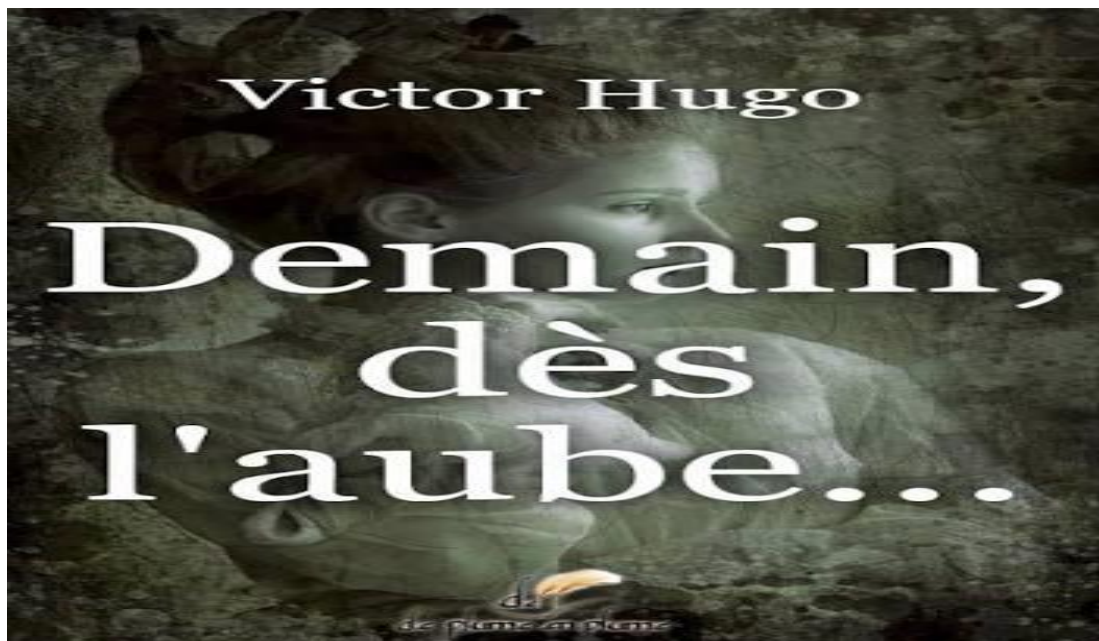
Demain, dès l'aube

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

Victor Hugo, extrait du recueil *Les Contemplations* (1856)



Afrique

Afrique mon Afrique

Afrique des fiers guerriers dans les savanes ancestrales

Afrique que chante ma grand-mère

Au bord de son fleuve lointain Je ne t'ai jamais connue

Mais mon regard est plein de ton sang

Ton beau sang noir à travers les champs répandu Le sang de ta sueur

La sueur de ton travail Le travail de l'esclavage

L'esclavage de tes enfants

Afrique dis-moi Afrique

Est-ce donc toi ce dos qui se courbe

Et se couche sous le poids de l'humilité

Ce dos tremblant à zébrures rouges

Qui dit oui au fouet sur les routes de midi

Alors gravement une voix me répondit

Fils impétueux cet arbre robuste et jeune

Cet arbre là-bas

Splendiblement seul au milieu des fleurs blanches et fanées

C'est l'Afrique ton Afrique qui repousse

Qui repousse patiemment obstinément

Et dont les fruits ont peu à peu

L'amère saveur de la liberté.

David Diop *Coups de pilon, 1956*



Liberté

Sur mes cahiers d'écolier
Sur mon pupitre et les
arbres
Sur le sable sur la neige
J'écris ton nom
Sur toutes les pages lues
Sur toutes les pages
blanches Pierre sang
papier ou cendre
J'écris ton nom
Sur les images doées
Sur les armes des
guerriers
Sur la couronne des rois
J'écris ton nom
Sur la jungle et le désert

Sur les nids sur les genêts
Sur l'écho de mon
enfance
J'écris ton nom
Sur les merveilles des
nuits
Sur le pain blanc des
journées
Sur les saisons fiancées
J'écris ton nom
Sur tous mes chiffons
d'azur
Sur l'étang soleil moisi
Sur le lac lune vivante
J'écris ton nom
Sur les champs sur
l'horizon
Sur les ailes des oiseaux
Et sur le moulin des
ombres
J'écris ton nom
Sur chaque bouffée
d'aurore
Sur la mer sur les bateaux
Sur la montagne démente
J'écris ton nom
Sur la mousse des nuages
Sur les sueurs de l'orage
Sur la pluie épaisse et
fade
J'écris ton nom

Sur les formes
scintillantes
Sur les cloches des
couleurs
Sur la vérité physique
J'écris ton nom
Sur les sentiers éveillés
Sur les routes déployées
Sur les places qui
débordent
J'écris ton nom
Sur la lampe qui s'allume
Sur la lampe qui s'éteint
Sur mes maisons réunies
J'écris ton nom
Sur le fruit coupé en deux
Du miroir et de ma
chambre
Sur mon lit coquille vide
J'écris ton nom
Sur mon chien gourmand
et tendre
Sur ses oreilles dressées
Sur sa patte maladroite
J'écris ton nom
Sur le tremplin de ma
porte
Sur les objets familiers
Sur le flot du feu béni
J'écris ton nom
Sur toute chair accordée
Sur le front de mes amis
Sur chaque main qui se
tend
J'écris ton nom
Sur la vitre des surprises
Sur les lèvres attentives
Bien au-dessus du silence
J'écris ton nom
Sur mes refuges détruits
Sur mes phares écroulés
Sur les murs de mon
ennui
J'écris ton nom
Sur l'absence sans désirs
Sur la solitude nue
Sur les marches de la
mort

J'écris ton nom
Sur la santé revenue
Sur le risque disparu
Sur l'espoir sans souvenir
J'écris ton nom
Et par le pouvoir d'un
mot
Je recommence ma vie Je
suis né pour te connaître
Pour te nommer Liberté.

Paul Eluard, *Poésie et Vérité*, Paris, Éditions de la main à la plume 1942.

LIBERTÉ



Sur mes cahiers d'écolier
Sur mon pupitre et les arbres
Sur le sable sur la neige
J'écris ton nom

Aux arbres

Arbres de la forêt, vous connaissez mon âme !
Au gré des envieux la foule loue et blâme ;
Vous me connaissez, vous !
Vous avez quelquefois laissé tomber d'en haut
Votre feuille où l'on voit un nid qui se balance,
Mon front dans vos rameaux plongé comme un apôtre.

Vous m'avez vu pensif dans vos ombres profondes,
Et, lorsque le vent passe et que vos cimes grondent,
J'écoute votre voix.
Car la nature parle à qui sait l'écouter ;
Elle enseigne à l'homme la patience, la force,
Et le secret des jours qui passent sans retour.

Heureux celui qui vient s'asseoir sous votre feuillage,
Qui trouve dans vos bois le calme et le courage,
L'oubli des vains combats.
L'arbre offre son ombrage à tous sans distinguer ;
Il unit sous ses branches le riche et le pauvre,
Et fait de la terre un lieu de paix.

Victor HUGO



Mignonne, allons voir si la rose

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avait déclose
Sa robe de pourpre au soleil,
A point perdu cette vesprée
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vôtre pareil.

Las ! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place,
Las ! las ! ses beautés laissé choir !
Ô vraiment marâtre Nature,
Puisqu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir !

Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeunesse :
Comme à cette fleur, la vieillesse
Fera ternir votre beauté.

Pierre de Ronsard *Odes*, 1550



Tristesse d'Olympio

Les champs n'étaient point noirs, les cieux n'étaient pas mornes.

Non, le jour rayonnait dans un azur sans bornes

Sur la terre étendu,

L'air était plein d'encens et les prés de verdure

Quand il revit ces lieux où, par tant de blessures,

Son cœur s'est répandu.

L'herbe s'y balançait, humide de rosée,

Et les oiseaux chantaient dans l'aube embrasée

Leur hymne matinal ;

Lui marchait lentement, l'âme rêveuse et sombre,

Cherchant dans le passé quelque vivante ombre,

Quelque écho de l'idéal.

Victor Hugo



L'Albatros

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
L'autre mime en boitant, l'infirme qui volait !

Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

Charles de Baudelaire *les fleurs du mal* 1859

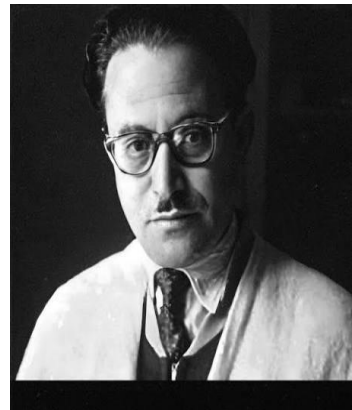
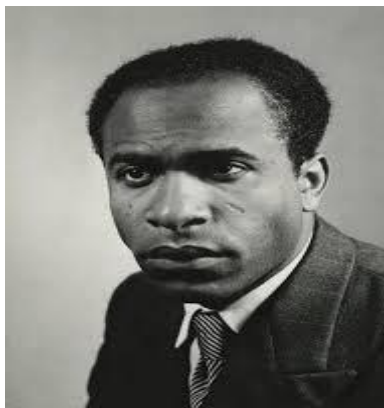


C'est vivre

Fanon, Amrouche et Feraoun

Trois voix brisées qui nous surprennent
Plus proches que jamais
Fanon, Amrouche, Feraoun
Trois source vives qui n'ont pas vu
La lumière du jour
Et qui faisaient entendre
Le murmure angoissé
Des luttes souterraines
Fanon, Amrouche, Feraoun
Eux qui avaient appris
A lire dans les ténèbres
Et qui les yeux fermés
N'ont pas cessé d'écrire
Portant à bout de bras
Leurs œuvres et leurs racines
Mourir ainsi c'est vivre
Guerre et cancer du sang
Lente ou violente chacun sa mort
Et c'est toujours la même
Pour ceux qui ont appris
A lire dans les ténèbres,
Et qui les yeux fermés
N'ont pas cessé d'écrire
Mourir ainsi c'est vivre.

Kateb Yacine, *L'œuvre en fragments*. Actes sud, 1986



Salut lettres jaunies de ma mélancolie
Salut à toi mon jasmin, ma lumière rendue légale
Multicolore, inexorable
Plus profonde que mon avant-pudeur,
Qu'une insulte insolvable.
Salut eau brûlante de ma révolte
Réveil en miette de mon brise-cœur
Et gloire à vous tendresses abyssales
Flammes charnelles de la raison
Pain de l'innocence et du regret
Encens de crépuscule.
Et pourtant encore, pourtant je tremble de chimères
Comme l'heure avance languide
A cause du flou des inquiétudes.

Djamel Amrani *Jours Couleur de Soleil*



Je ne suis pas née forte

Je ne suis pas née forte,
Je me suis construite à la sueur des silences,
Dans les interstices des cris

J'ai avancé sans carte,
Je me suis forgée à l'enclume des jours
Et des nuits sans miroir

Aubes lugubres,
Censures pleines de sens,
Chaînes aux poignets de l'âme, héritages noués aux constellations familiales

Emportée
Par les vents tranchants de ton oubli
Je ne veux plus compter les heures,
Ni suivre les chiffres qu'on m'impose
Pas de force majeure,
Pas de visibilité,
Juste des fonds cassés,
Des appuis qui cèdent

Je ne suis pas née forte
J'ai travaillé jusqu'à m'oublier,
J'ai répondu à l'appel quand il m'épuisait,
J'ai arrêté pour demander, enfin :
Où suis-je quand je ne suis plus utile ? Qui m'écoute quand je ne donne plus ?

Et pourtant, me voici, debout,
Pas née forte
Mais libre ...

Hanane Marouani



SUR LA TERRE DES ÉPHÉMÈRES

Une traversée froide à geler la mer me tue,
La noirceur des rues demeure sans vue.
Ton errance donne son dos au vent.
On se sourit,
On se nourrit,
On s'oublie.
Les bleus se déclinent,
Sentir à plein nez la vieillesse de ton monde.
Tu marches vers moi,
Le rôle blanc,
Le drôle sang.
Grouillements provocateurs.
Une coïncidence nous prend et on apprend,
Toute la vie et encore trois autres instants...
Elle nous lâche sur un pont bombardé,
Une gare face au phare rit à gorge déployée.

Je cours alors embrasser les horizons...
Je cours jusqu'à cracher mes poumons...
Tu reviens à étri-pe-cheval, plus souple qu'un gant.
Tu reviens au triple galop, usé jusqu'à la corde.
Je frotte mon front, mon nez, mon cou, mes seins puis mes mains.
Je t'attends un peu,
Je t'attends beaucoup.
Je n'entends plus rien,
Je n'entends plus ton son,
Toujours absent, fort de café.
J'offre du blé vide aux pigeons,
Passionnément et très longtemps.
Dans l'égarement,
Le tunnel où je dors dans la foule n'existe pas.
Mes larmes se dessinent en losange, à bride abattue.
Personne ne me console,
Personne ne me prend.
L'horloge regorge de siamois,

Le mal s'éveille en silence, raide comme passe-lacet.
Ta présence de premier plan est désormais sans vie.
Le chat miaule à touche-touche, l'envie de la survie.
L'éternel n'est qu'irréel,
Ton départ relatif est figé.
Le temps est négligé.
Tu te transformeras en terre éphémère,
Et je danse ta chance dans l'air.
Encore,
Encore,
Les bulles s'enfuient de ta bière,
Te voilà à dache pâle comme la mort,
Par terre...

Hanane Marouani

